www.bazoom.ca
BAZ
ÉTÉ 2014
LANCEMENT OFFICIEL DE BAZ
EN UN AN, BAZOOM.CA EST DEVENU LE PRINCIPAL WEBZINE CULTUREL GAI AVEC PLUS DE 100 000 VISITEURS ET 2 MILLIONS DE CLICS. AVEC CE NUMÉRO, NOUS NOUS LANÇONS DANS UNE NOUVELLE AVENTURE. DISTRIBUÉ GRATUITEMENT, CE MAGAZINE SERA PUBLIÉ SUR UNE BASE TRIMESTRIELLE.
ZÏLON
LES PUNKS NE MEURENT PAS
LE PARADIGME DE L'ART CONTEMPORAIN
FIORI… VAGABOND DE L'ÂME HUMAINE
DÉCOUVREZ SANDY
Jean Chaîney
LA LENTE MATURATION DE L'ARTISTE
Il y avait foule lors du vernissage de l'exposition Climax de Jean Chaîney. Heureusement, je me suis présenté à l'ouverture, ce qui m'a donné le temps d'apprécier la dernière production de ce peintre hyperréaliste. On ne peut pas dire que celui-ci pèche par surexposition, sa dernière exposition solo datant de 2011.

GEORGES
LAOUN
OPTICIEN

Les arts et l'appui à la culture sont une partie intégrante du plan d'affaires de Georges Laoun Opticien.

Des expositions, des vernissages, des installations artistiques ainsi qu'une implication énergique pour aider les arts de la scène, lui ont valu une grande reconnaissance et deux prix importants : le prix Arts-Affaires décerné par la ville de Montréal en 1993 et le prix Raymond Hnatyshyn des arts de la scène (accordé aussi à Sherif Laoun) remis par le Gouverneur Général du Canada en 2006.

www.georgeslaoun.com

**Rédaction**

Sylvain Bazinet, Lucette Dion-Bazinet, Simon DuPlessis, Yvon Goulet, François Martel, Sylvain Simard, Christine Sourgins, Homa Urbain

**Correction**

Sylvain Bazinet, Lucette Dion-Bazinet, Simon DuPlessis

**Marketing**
**Infographie**

Sylvain Simard
sylvain.s@bazoom.ca
438.820.7502

**Site web**

Sylvain Bazinet, Jonathan Poitras, Sylvain Simard

**Page couverture**

Jean Chaîney – Heure aurorale – huile – 16 x 16 pouces – 2010 – collection privée.

**Quatrième de couverture**

Zïlon - Les récifs de la sirène - 2014 - www.behance.net.

**Éditeur**

Communications Bazoom inc.
100-1307, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2H4
www.bazoom.ca

**Impression**

Imprimerie Groupe Litho inc.
4309, rue Hogan, Montréal, Qc, H2H 2N2
Téléphone : 514-524-0742
www.groupelitho.com

Nous tenons à remercier SAJE accompagnateur d'entrepreneurs pour leur soutien.

**Abonnement**

Pour recevoir le magazine par la poste, le tarif annuel est de 25$ taxes incluses pour le Canada, 35$ pour les institutions. Libellez le chèque à l'ordre de Communications Bazoom inc.

**Copyright**

Sauf mention contraire, les photographies de ce magazine ont été fournies par les artistes, par l'auteur ou le sujet de la photographie. En fournissant la photographie, ceux-ci reconnaissent posséder le droit d'auteur sur ladite photographie et en céder l'usage uniquement pour les versions web et imprimée de Bazoom. Veuillez communiquer avec les intéressés pour toute autre utilisation.
Article sur Serge Fiori : Photo © Jean-Charles Labarre 2014.
Article sur Maléfique : Photos © Disney 2014
Article sur l'Artothèque de Montréal : Œuvre de Sylvain Simard (1963-2010), détail.
Tous droits de reproduction réservés. Pour toute demande de diffusion d'un article, s.v.p. communiquez avec Sylvain Bazinet au sylvain.b@bazoom.ca. Pour citation, veuillez indiquer l'auteur de l'article et mentionner la publication dans Bazoom, le magazine.
© Communications Bazoom inc. 2014

**Bazoom, le magazine**
**Volume 1, numéro 1**
**Été 2014**
**ISSN 2292-9460**

# SOMMAIRE

**ÉDITO**
Page 4

**PATRICIA KLIMOV**
Page 5

**ZILON : LES PUNKS NE MEURENT PAS**
Pages 6-7

**YAN D. SOLOH**
Page 8

**DIANA POLIZENO, PEINTRE**
Pages 10-11

**OTOMEN**
Page 12

**YVON JEAN, POÈTE**
Pages 14-15

**JEAN CHAÎNEY**
Pages 16-17

**LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST**
Page 18

**SANDY: JE VOUS DIRAI TOUT**
Page 19

**FIORI… VAGABOND DE L'ÂME**
Page 20

**CCGQ**
Page 21

**CONSEIL QUÉBECOIS LGBT**
Pages 22-23

**L'ARTOTHÈQUE DE MONTRÉAL**
Page 23

**LE PARADIGME DE L'ART**
Pages 24-25

**YVON GOULET**
Pages 26-27

**AGENDA**
Pages 28-29

**MALÉFIQUE**
Page 30

# Édito
par Sylvain Bazinet

En un an, Bazoom.ca est devenu le principal webzine gai à mandat culturel avec plus de 100 000 visiteurs et 2 millions de clics. Avec ce numéro, nous nous lançons dans une nouvelle aventure. Ce magazine sera publié sur une base trimestrielle. Distribué gratuitement, nous misons sur un contenu culturel diversifié et une présentation graphique de qualité afin d'attirer un lectorat encore plus large.

Dans ce numéro, une grande place est réservée aux arts visuels. Zïlon raconte les années 1970-80, l'époque punk, à Montréal. Nous présentons le travail de Diana Polizeno, Yvon Goulet, Yan D Soloh, Jean Chaîney, Patricia Klimov, une critique de livre de l'historienne de l'art française Christine Sourgins et un article sur l'Artothèque de Montréal. Nous parlerons de mangas, de poésie avec Yvon Jean, de littérature, Marcel Proust, du nouvel album de Serge Fiori, de cinéma. Pour des raisons éditoriales, plusieurs articles sont abrégés dans leur version papier.

Magazine s'adressant à un public intéressé par la culture, nous abordons aussi certains thèmes spécifiques à la communauté LGBT (gaie, lesbienne, bi et trans). Nous vous présentons le nouveau conseil d'administration de la Chambre de commerce gaie du Québec, dont Bazoom est membre, et nous racontons les luttes du Conseil québécois LGBT des 20 dernières années.

Le magazine papier sera un complément de notre webzine. Nous vous invitons à visiter ce dernier afin de vous tenir au courant de ce qui bouge en culture au Québec et des événements touchant la communauté LGBT. Nous avons aussi notre agenda événementiel qui se veut le plus complet possible et la Route Rose, répertoire d'entreprises ouvertes à la communauté ainsi que des organismes sans but lucratif dédiés à son bien-être.

J'en profite pour remercier nos collaborateurs réguliers ou occasionnels Annick Leclerc, Colette Bazinet, François Martel, Lucette Dion Bazinet, Marcel Grimard, Richard Tartas, Simon DuPlessis, Yvon Goulet, Zïlon Lazer, Jonathan Poitras, Sylvain Simard, Yan D. Soloh, Jean Chaîney, Serge Blais, Stéphane Cadorette, Jean-Luc Romero, Christine Sourgins, Stéphan Bujold, Jean-Luc Bonspield, Marie-Léa Rossé, Sylvain Paradis, Pierre Ouimet, Michel Bazinet (cousin au dixième degré …) et j'en oublie, tellement qu'il y a eu du monde pour nous donner un coup de pouce cette dernière année. Sans compter tous ceux qui diffusent notre information sur les réseaux sociaux. Et, naturellement, nos commanditaires sans quoi rien ne serait possible. Bonne lecture !

Dans le prochain numéro : Enquête sur les arts visuels... et bien plus. Date de tombée pour les articles et la publicité : 10 août. Parution fin août.

magazine BAZ

**Pour toute information concernant nos prochaines publications ou sur les espaces publicitaires, veuillez contacter :**

**Sylvain Simard**
**sylvain.s@bazoom.va**

# Patricia Klimov

par Homa Urbain

Artiste autodidacte bien connue sur la scène montréalaise des arts visuels, Patricia Klimov a développé son style auprès de son mentor, Ann Van Mierlo et en participant à de nombreux ateliers de modèles vivants.

Son médium de prédilection est l'acrylique mais elle touche aussi à l'huile et à l'encre pour ses dessins. Ses visages aux yeux particulièrement expressifs expriment la dualité qui nous habite, entre douceur et tristesse.

Dernièrement, elle s'attaquait à une nouvelle série qui intègre le papier brut à des personnages peints à l'acrylique.

La musique, particulièrement le Dark techno, l'accompagne dans son processus de création, ce qui l'a amenée à rencontrer des DJ européens qui ont illustré des podcasts de dessins d'un monde apocalyptique bien à elle.

On l'a retrouve souvent improvisant devant public, en solo ou en duo avec l'auteur de ses lignes, sous le pseudonyme PatHoma, lors d'événements artistiques tels le VIP (Virus d'Improvisation Picturale) ou les Beaux Dégâts des Foufounes Électriques.

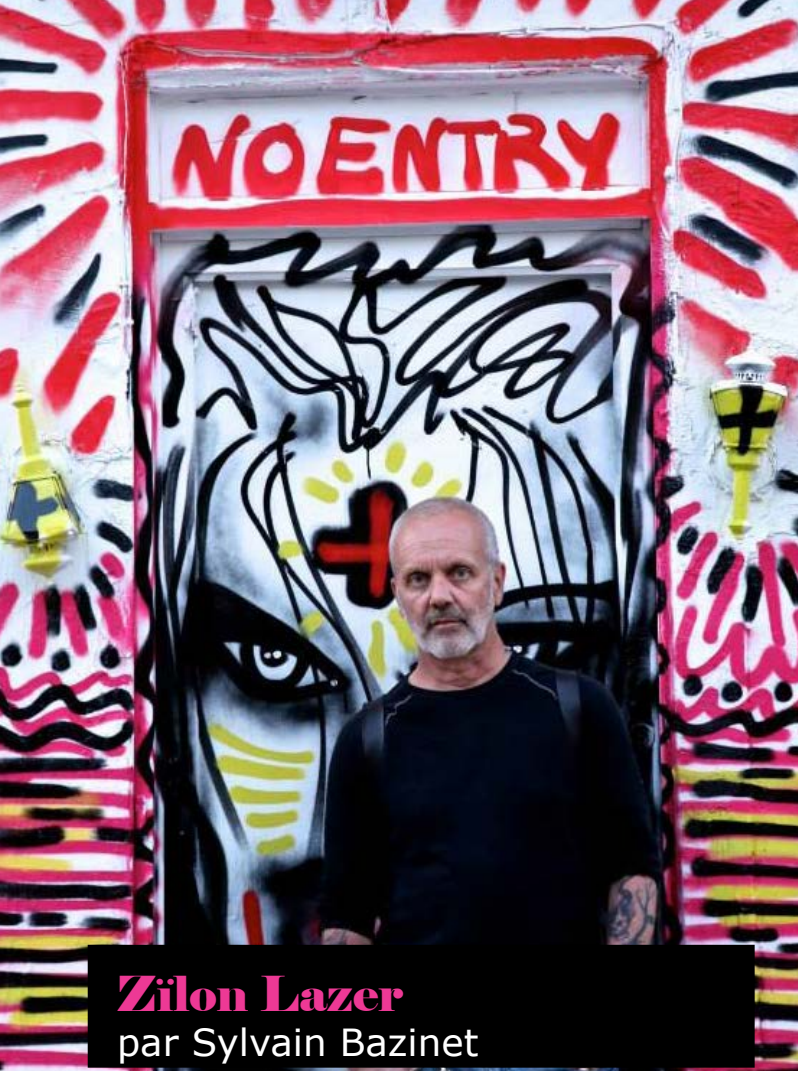
Parmi les distinctions qu'elle a reçues, mentionnons le premier prix et le prix du public à St-Constant en 2007, le deuxième prix à l'expo Art pour tous du Musée des beaux-arts de St-Hilaire la même année.

Sa toile l'Ensorceleuse a illustré la jaquette du roman de Simone Piuze, Blue Tango aux Éditions Triptyque.
[Photos : © Homa Urbain]

Si vous désirez connaître mieux son travail je vous invite à rejoindre sa page fan sur Facebook.
PATRICIA KLIMOV (artiste)

Fragile
Acrylique sur masonite
60 x 90 cm

Silent words
Acrylique et papier brun sur canevas
30 x 36 in.




# Zïlon Lazer
par Sylvain Bazinet

## ZÏLON : LES PUNKS NE MEURENT PAS

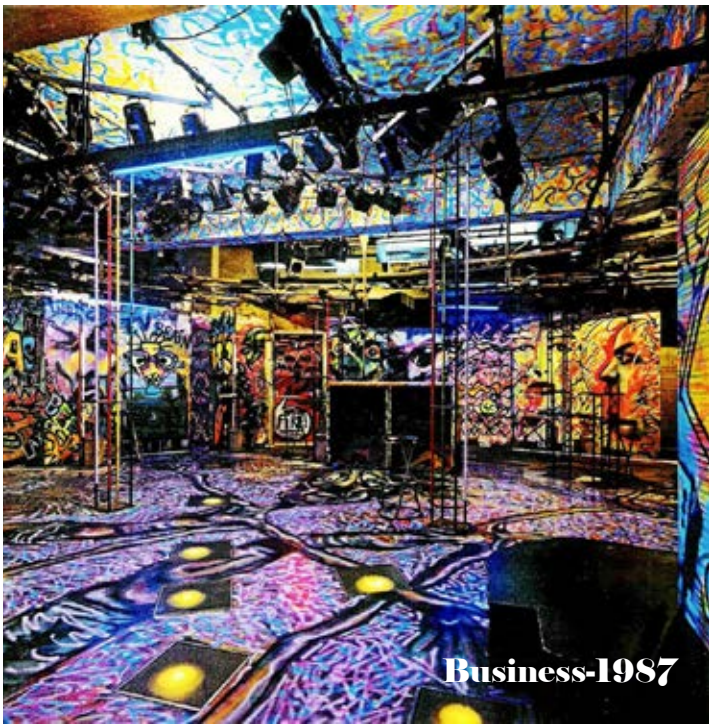
Dans cet article, dont l'intégralité se retrouve sur notre site, Zïlon se remémore les années punks. 1975, c'était le début des années glorieuses, avec les Sex Pistols, les visites chez le disquaire L'Alternative, face au Théâtre Saint-Denis. « C'était une époque éclatante pour Montréal avec les Kraftwerk, les Talking Heads, les Sex Pistols, les night-clubs qui ouvraient, le Limelight, le Buds, le Jardin. Les gens étaient beaux, intéressants. C'était ma découverte du monde gay, mes premiers chums, mes premières baises. Et le retour à Laval dans des états alternatifs... À cette époque, je m'étais acheté des synthétiseurs analogues et je créais de la musique. » Comme il le souligne, il n'a aucune formation musicale, mais une belle oreille pour détecter si ça sonne bien.

Au début des années 1980, il créait des atmosphères musicales, des concepts visuels. « Je suis entré dans des galeries alternatives et expérimentales comme Véhicul'Art, j'ai rencontré Monty Cantsin dans ses débuts hippies. J'avais une coupe de cheveux qui effrayaient les gens de Laval à l'époque ! J'ai aussi fait des vidéos…» Quand sa mère s'absentait pour aller au bingo, il réunissait des amis dans son garage, Jean-Luc Bonspiel, Tristan Renaud et compagnie. Le garage était aménagé en atelier avec synthétiseurs, batterie de cuisine. Ils créaient de la musique hallucinante. Son nom punk de l'époque était Lazer Dog.

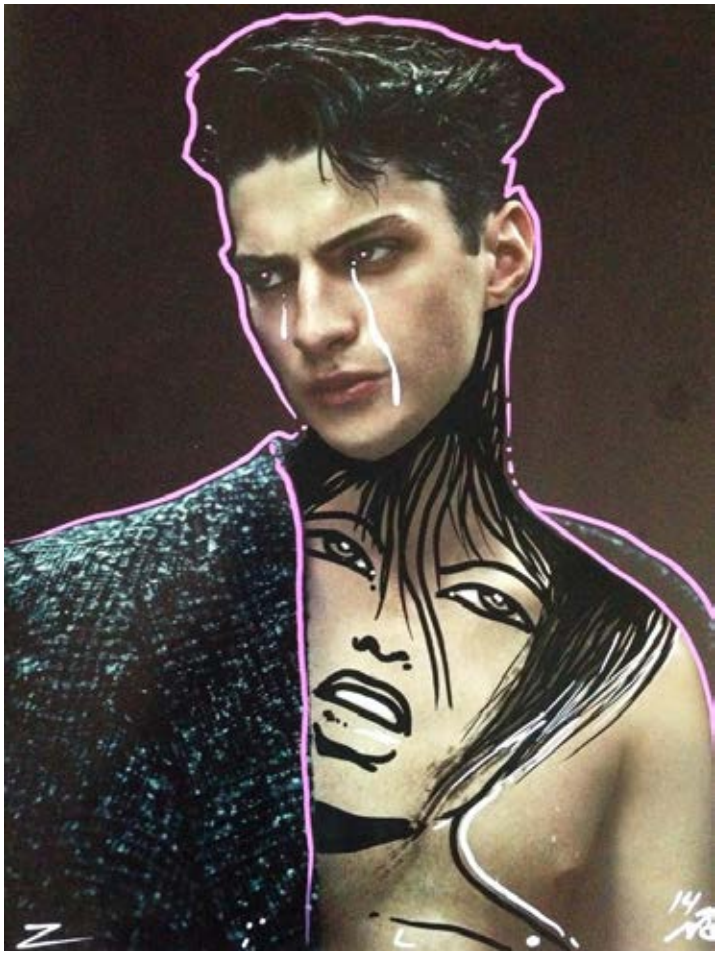
« Nous avons fait des performances, des installations dans des endroits comme Véhicul'Art, appelés Projets urbains. On en a vu des vertes et des pas mûres ! Il y avait une effervescence que je ne retrouve pas vraiment en 2014. » C'était aussi des années formatrices en arts visuels. Il achetait des livres de Van Gogh, de Picasso et apprenait la peinture uniquement en regardant le visuel. « Je suis capable de faire de l'hyperréalisme, de l'abstrait. Mon langage, je me le suis construit en regardant les images des autres. Mon style, je l'ai découvert par accident en me brisant la main droite en faisant une performance avec Cantsin. J'ai commencé à dessiner avec la main gauche et ce fut comme une révélation, un coup de foudre. » Ce sera alors le début du style Zïlon. C'est également l'époque où l'on commence à voir ses graffitis dans des endroits comme l'ancien K.O.X.

Le Clochard céleste, rebaptisé plus tard les Foufounes électriques, le Tarot, renommé le Garage, furent quant à lui des lieux de découvertes, autant sexuelles qu'artistiques. C'étaient aussi ses premières galeries improvisées, en particulier les Foufounes, qui n'occupait que le deuxième étage à l'époque, et qui fut le haut-lieu de la peinture en direct. Des groupes se créaient spontanément, tel Sensitive Organ, ou PDG.

Et il y avait le Vieux. « Le Vieux Montréal faisait penser à Berlin. C'était sale, il y avait des spectacles improvisés dans des lofts. Les gens lançaient leur bouteille aux musiciens en signe d'appréciation (!), au lieu d'applaudir. Aujourd'hui, on est rendu tellement *politically correct*. Tout est aseptisé. »


Business-1987

« On s'appropriait des espaces abandonnés. Par exemple un tunnel qui passait sous l'avenue du Parc. On distribuait des tracts photocopiés sur une Xérox qu'on laissait chez des disquaires alternatifs. On peignait le tunnel vers 1h du matin. Les gens arrivaient vers 2h, givrés, avec leur alcool. On dévissait une plaque pour brancher un boom box et les gens peignaient par-dessus ce qu'on avait fait au son de la musique punk. Aujourd'hui on ne peut pas toucher aux œuvres [dans les galeries et lieux de diffusion].



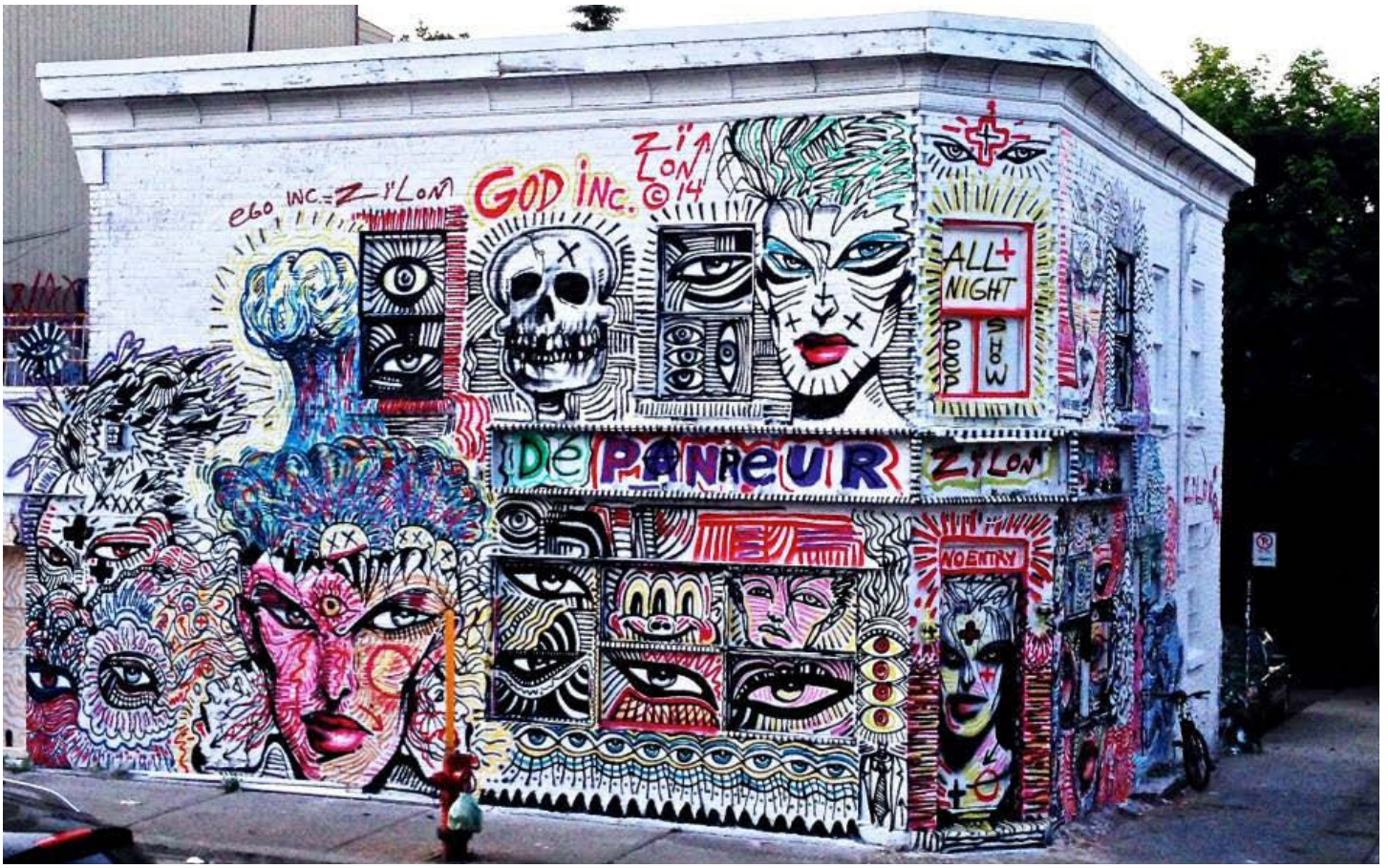
Ce sont des zoos où l'on est empaillé. »

L'artiste underground créait des expos dans des édifices abandonnés, peignait sur des toiles non montées, dans des ruelles. En 1987, le Business, bar branché de l'époque, l'a invité à décorer la place. Il était devenu monsieur Zïlon, le personnage qu'il s'est inventé. « Avant Zïlon était comme Zorro laissant sa marque, son Z, un peu partout, sans que l'on sache qui se cachait derrière ce nom. La Presse a couvert l'événement du Business, il y a eu des interviews à la télévision. Là on commençait à me reconnaître. Avant je fittais avec le papier peint et c'était bien comme ça ! »

Et aujourd'hui ? « J'ai des idées pour les fins et les fous. Je carbure aux projets. Mais dans des moments comme maintenant, je parle à des sourds qui ne veulent rien entendre et je montre à des aveugles qui ne veulent rien voir… trop de peut-être… Mais il y a des moments magiques, comme Givenchy l'automne dernier (j'ai rencontré le designer de Givenchy parfums en 2005). J'ai été à Paris, j'ai été bien accueilli. Il n'y avait pas de divas, tout le monde était traité sur un pied d'égalité. Un moment merveilleux. »

Nostalgique, Zïlon conclu : « Les Punks ne sont pas morts, mais ils se couchent plus tôt », tout en souriant.

ZÏLON, dessins aux feutres à l'huile (Sharpies, Molotow et autres) sur des pages imprimées de magazine de mode et des affiches. 2014.



# Yan D. Soloh
par Yvon Goulet

Photo : Claude Dufresne

## MONEY TALK

Pour faire ça simple, j'affirmerais laconiquement que la palette de Yan D. Soloh utilise une facture expressionniste abstraite dans une mise en scène qui rappelle les préraphaélites avec un léger péché surréalisant.

Voilà pour une description de restauration rapide de l'œuvre de l'artiste. Toutefois l'œuvre de Yan D. Soloh est tout sauf simple. Son œuvre nous englobe totalement et résonne comme une incantation cacophonique qui envoûte le regardeur telle une mante religieuse qui décapite son géniteur. Une fois qu'on a admiré une œuvre de Soloh on ne regarde plus l'art de la même manière, Yan D. Soloh est un artiste unique, voire olympien.

Alors que la plupart des artistes utilisent des procédés infographiques dans leur œuvre, Yan D. Soloh tourne résolument le dos à cette mode, devenue désuète d'ailleurs, pour se consacrer à l'essentiel de la peinture : l'harmonie entre le geste, la forme et la couleur.

L'imaginaire de Yan D. Soloh est une organisation spatiale, « all over », les situations sont suggérées avec une palette riche en textures et couleurs, presque jusqu'à la saturation; on se croirait quasiment devant un présentoir baroque dans un tabernacle de Notre-Dame de la Guadalupe, au début de l'époque coloniale.

Malgré la richesse et l'épaisseur de la palette des couleurs, un caractère se dégage des ex-voto de l'artiste. Nous sommes en face d'une peinture charnière entre les différents courants expressionnistes qu'on a l'habitude de connaître, qu'ils soient abstraits, allemands ou français, désormais il faudra compter avec le yanisme de l'artiste Yan D. Soloh.

Un autre détail absolument unique de l'œuvre de Yan D. Soloh, c'est son caractère hypocritement iconoclaste ! L'artiste intègre dans ses œuvres l'objet le plus important et le plus vénéré de notre époque, soit l'argent !

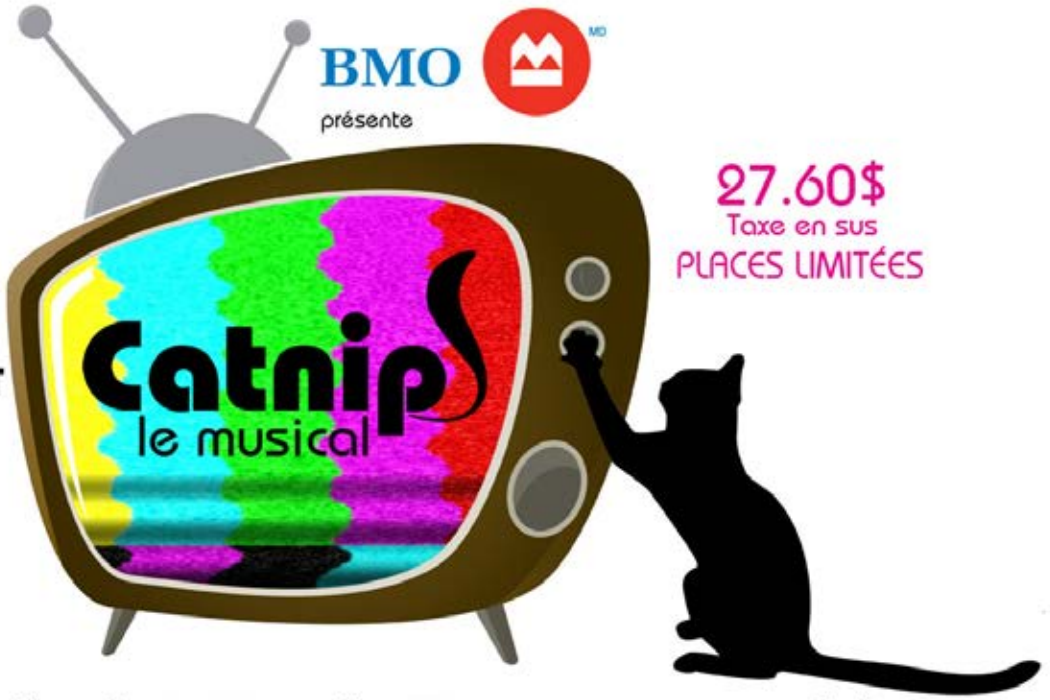
Non seulement le papier monnaie est désacralisé en devenant un simple élément dans un ensemble pictural mais il se réapproprie son rôle en utilisant les sèmes de la monnaie pour en truffer ses œuvres de messages médiumniques subliminaux ! Loin de moi intention de faire l'exégèse de son œuvre mais cette dimension sémantique amène une couleur extradiégétique qui, quoique extérieure à la narration de l'œuvre, parfume l'ensemble d'une odeur de scandale !

Avec Yan D. Soloh, money talk !

Princesse Jaja et les tabourets turcs

Techniques mixtes
90 x 90 cm
Yan D. Soloh 2011

Site de l'artiste :
http://yandsoloh.com/




27.60$
Taxe en sus
PLACES LIMITÉES

JEUDI 05 JUIN COMPLET
SUPPLÉMENTAIRES
17 et 24 JUILLET

**Dans la vie, il faut laisser aller son cri-i-e !**

mettant en vedette

# Diana Polizeno

par Simon DuPlessis

Elle dira que c'est une recherche active de ce qui a pu naître à priori ; que c'est d'inverser l'usure du temps par le biais de médiums stratigraphiques. Mais pour aborder plus amplement le travail de Diana Polizeno, baccalauréat en arts visuels de l'UQAM, il faut en dire un peu plus.

Commençons par le début : nous avons affaire à des personnages, des femmes — les hommes ne sont toujours qu'un support, un amplificateur de la féminité des personnages. Les femmes enceintes des premiers tableaux sont toutes en mal être ; des parties de leur corps sont manquantes et certaines de celles qui restent sont atrophiées. D'autres ont de la difficulté à marcher. Leur mécanisme humain est souvent dysfonctionnel, tout dépendant de leur état d'âme. C'est des femmes enceintes que les femmes dédoublées sont nées.

Il faut parler de la ligne avant le temps. La ligne et le dessin sont à la racine de son exploration artistique (à noter qu'elle amorce parfois ses canevas par le noir). Sachant maîtriser son sillon, elle lui a d'abord fait faire des dizaines d'entrelacs, de tournis et de voyages. Par cette ligne excitée qui va sans cesse d'un bout à l'autre du corps représenté, elle crée une dualité intérieure. L'opposition du haut et du bas polarise le corps : en bas il y a ce qui retient au sol, les pieds, il y a la mécanique intestinale qui est fonction animale et primitive ; en haut il y a l'esprit, il y a ce qui s'élève et ce qui tend vers l'émancipation.

Maintenant que cette dualité est établie, il est plus aisé pour nous de comprendre le dédoublement. Dans la peinture figée, elle a la capacité d'évoquer le mouvement, donc le temps, avec l'économie que pourrait avoir un Ku-K 'ai-Chih — l'allusion à la peinture chinoise n'est pas fortuite. La question est donc : dans les personnages dédoublés, souvent des danseuses — qui grimpent parfois jusqu'au nombre de trente —, est-ce une multitude de personnages ou un même personnage multiplié ? Nous ne tentons pas de répondre à cette question. Peu importe : ne sommes-nous donc pas toujours différents, tout dépendant d'où nous sommes situés dans le temps ?

### Panorama graphique

C'est d'abord par le dessin, dans de nombreux cahiers, que se développe son travail. La ligne domine donc la forme. La forme émane du dédale d'entrelacs fournit par le jeu des lignes qui se répercutent et finit par arguer les volumes ; les volumes ne sont que murmurés.
C'est un exercice intéressant, avec le travail de Diana Polizeno, de transcender le sujet par la surface, dans la tapisserie abstraite du tableau. Nous considérons alors les personnages, ou autre, comme étant des « taches », dénuées partiellement de l'iconographie qu'elles allèguent. Ces taches sont construites organiquement par de multiples formes, volumes, lignes, corps, textures et masses-objets. Ils sont inclus dans le tableau à la manière des notes harmoniques dans une pièce musicale.

Pour l'avoir vue à l'œuvre, chaque détail en apporte un autre, souvent à l'autre extrémité de l'image. Elle équilibre la surface, et ne manque pas de moyens pour y parvenir. Notons ici qu'elle achemine l'unité de sa « tache » graphique — le résultat graphique dépouillé de l'iconographie — en utilisant la ligne et la forme, mais aussi la couleur, le fini de l'acrylique, le relief, la laque et les différents médiums (collages, inclusions de textures ou d'objets, etc.).

Nous n'avons abordé ici que quelques-unes des facettes de la peinture de Diana Polizeno. Nous n'avons hélas pas eu le temps de remarquer la polyvalence de son art : les cadres qu'elle exécute en ciment blanc, ses moules, les œuvres sur papier, les marouflages, les abstractions et les expériences.

De toute façon, notre but ici n'était pas de faire l'analyse de son travail, mais bien de donner deux ou trois outils simples pour qu'un amateur puisse mieux apprécier ses tableaux. Nous voulons en dire juste assez pour que le spectateur puisse ensuite prendre le relais et poursuivre son impression.

Tout recommencera à grands pas
Acrylique sur toile, 90 x 180 cm
2014

# Otomen
par Sylvain Simard

## OTOMEN, UN COMING-OUT D'UN AUTRE GENRE

La culture japonaise classifie tous les types de comportement, il n'est donc pas surprenant que les mangas s'en inspirent.

La série « Otomen » est un shôjo d'un genre particulier, dédié aux otomens (voir la définition plus bas). Une relation s'installe entre deux étudiants dont le garçon (Asuka) a les habilités d'une jeune fille (selon les normes japonaises) et Rŷo qui, par l'éducation de son père, a celle d'un homme. Tout au long de ce manga de 18 volumes, la trame principale est l'acceptation de soi, à travers un récit de style comédie-romantique.

Le style des dessins d'Aya Kanno est épuré, l'utilisation de la trame l'est aussi. La lecture est fluide et les personnages sont ambigus, comme dans ce cas-ci, mi-féminins, mi-masculins.

Même s'il s'agit d'une histoire hétérosexuelle, celle-ci peut inspirer les jeunes LGBT en quête d'identité, ou encore les jeunes qui cherchent à se définir, tout cela sous le signe d'un humour bien japonais !

Chose intéressante : en trame parallèle, il y a un manga dans un manga. Un des personnages s'inspire des personnages principaux pour écrire un manga tiré de leur histoire.

Dernier en lice, le volume 16 commence lors du festival du lycée Ginyuri, alors qu'Asuka et ses amis organisent une pièce de théâtre adaptée d'un conte japonais. Ryô tient le rôle de la princesse et Asuka, celui du prince. Tandis qu'en pleine représentation il s'apprête à demander la princesse en mariage, Asuka se laisse emporter par ses sentiments, ignorant que dans la salle se cache un spectateur surprise…

En faisant des recherches, je suis tombé sur les épisodes de la série télévisée, avec Masaki Odaka dans le rôle principal. J'avoue m'être beaucoup amusé à regarder la série. Si vous avez la chance de pouvoir la voir, je vous la conseille fortement.

**Synopsis**
Asuka Masamune, le champion de la ligue lycéenne de kendo, champion également de karaté et de judo, paraît être l'incarnation de toutes les valeurs viriles. En réalité, Asuka est un « otomen », c'est-à-dire un homme ayant des occupations et un mode de pensée typiquement féminins. Pour ne pas décevoir sa mère, traumatisée par un mari qui avait quitté la maison pour changer de sexe, il lui cache cet aspect de sa personnalité, jusqu'au jour où il tombe sous le charme de Ryô Miyakozuka, une nouvelle élève du lycée. (Source Wikipédia)

**Qu'est-ce qu'un otomen ?**
Ce terme désigne plusieurs types de personnes : un homme qui pense comme une fille, qui aime les mêmes choses que les filles, un jeune garçon particulièrement doué pour la cuisine, la couture ou le ménage ou un jeune homme qui peut faire preuve à la fois d'une grande virilité, mais aussi d'une grande sensibilité. Mais il faut préciser : un otomen n'est pas un homme gay.

# Merci

d'avoir fait de cette

15ème édition

un tel succès!

# Yvon Jean, poète

par Simon DuPlessis

Tout commence avec un examen de secondaire 5 qui consiste à rédiger un poème. Le jeune Yvon Jean, déjà « Nelliganisé », prend cette tâche au sérieux. Il rédige un poème immense. Puis il présente le texte. L'enseignant, surpris, ne croit pas une seconde que ce soit une œuvre originale. Il s'abstiendra de lui donner une note. Les élèves, cruels, lui accorderont la note de passage. Horrible épreuve pour le jeune Yvon Jean, il renoncera à écrire.

La poésie est un exutoire pour lui. « Mon père, c'était un conteur. Le conteur sur le bord du poêle à bois. C'était aussi un homme profond, un homme qui se questionnait beaucoup, mais il était ben violent. Il était alcoolique. Il terrorisait ma mère. Il venait d'une famille difficile. »

Devenu jeune adulte, dans les années 80, c'est une véritable épopée qui s'amorce. « Je me retrouve à Montréal. C'est le début de ma quête personnelle. Je suis sur l'aide sociale, à moins de trente ans. Je vivais avec 135 $ par mois. Je m'achetais une poche de patate, 4 dollars, pour faire tout le mois. Pas de sel, rien, juste des patates. Après trois ans, j'ai fini par plier sur mon orgueil et je suis allé à l'accueil Bonneau, parce qu'une tante m'a aidé. »

À 21 ans, donc, Yvon Jean décide de se rendre à l'accueil Bonneau. « Avec eux, je trouvais une place où manger, une place où vivre. Ça me donnait une stabilité. Avec l'aide sociale et l'accueil Bonneau, j'ai pu aller chercher des programmes. Dans tous les programmes — y'en avait 103 — seulement trois m'intéressaient. Y'avait Chic Resto Pop, le Garde-manger pour tous et l'École Nationale de Théâtre. Au Garde-manger pour tous, j'ai été bien accueilli. J'ai alors amorcé 22 ans de ma vie ! J'ai fini par croire un moment donné, avec mon travail, ma blonde que j'étais intégré dans la société. C'était un peu comme : ah ben, c'est ça être intégré, ben c'est pas si pire ! Puis au fil du temps, étant donné que je lisais beaucoup, si on avait besoin de quelqu'un pour faire les procès-verbaux des réunions, c'était moi qui venais. Je suis devenu un genre d'archiviste-secrétaire avec les années. C'est un peu comme ça que j'ai recommencé d'écrire pour faire bref. »

Vers 1997, Yvon Jean se remet à la poésie : des poèmes d'amour pour ses blondes, sans accorder trop d'importance à ça. Sa mère, un peu avant de mourir, sachant qu'il écrivait, lui donne un livre qui avait appartenu à sa grand-mère. «Ce livre c'était un journal poétique. Le plus frappant, c'était le style, je me reconnaissais pleinement. Syntaxe inversée, comme je l'aime. Les thèmes, la vitalité. Ça m'a marqué. Ça me ressemblait tellement ! »

En 2005, une rupture fort douloureuse viendra chambouler cette vie rangée qu'il menait depuis 17 ans. « Je sortais avec une chilienne. Elle a fini par me dire qu'on allait rester des amis. À partir de ce soir-là, pendant des années, je me suis saoulé tous les jours. »

L'alcool s'introduit avec la poésie dans sa vie. « Je me réveillais la nuit pour boire une gorgée, et je me rendormais. Le matin, j'en buvais une avant d'aller travailler. Au travail, j'en avais de caché dans mon camion. » Il écrit alors un poème par jour.

En 2006, Yvon Jean aperçoit dans un journal l'annonce de la soirée de poésie Solovox, dirigée par le poète Éric Roger. Il se rend sur les lieux et finit par connaître une fille qui changera sa vie. « Sachant que j'écrivais beaucoup, elle me disait souvent de venir faire mes textes au micro libre. Mais je repoussais ça. Puis, un soir de février, je lui ai donné un de mes textes pour qu'elle le lise. Le lendemain elle m'a appelé au travail pour me dire qu'elle avait lu le poème sur scène : j'ai pleuré pendant une heure. »

C'est alors l'entrée dans le monde de la poésie. Toujours saoul, le poète se promène de soirée en soirée, faisant des lectures dont parfois il ne se souvient rien.

Arrive alors l'éditeur Claude Hamelin, des éditions Teichtner. « C'était l'éditeur d'Éric Roger. Il lui avait donné une chance, parce que lui aussi était dédaigné des grandes maisons. Ce monsieur-là, Claude Hamelin avait abouti en poésie après

une brillante carrière, un peu pour réaliser un rêve. Il m'a dit : '' Toi, tu es comme un Duster 340 pogné dans la bouète, je vais te sortir de là ! »

Malgré les soirées de poésie qui deviennent peu à peu sa raison de vivre, ainsi que la publication d'un premier recueil de poésie, le poète s'enlise dans un problème d'alcool. «J'allais de plus en plus loin. Je continuais à travailler, mais j'avais commencé le fort. Jusqu'à deux 40 onces par jour. En 2008, j'ai essayé d'arrêter de boire par moi-même. Je me suis ramassé à l'hôpital, en delirium tremens. »

C'est deux ans et demi de vie de souffrance que vivra encore Yvon Jean. Il vit pauvrement. Mais sa vie est entièrement vouée à l'alcool et à la poésie. Il arrivera à un moment où la boisson atteindra ses nerfs. Il en garde aujourd'hui des séquelles. S'en allant vers la démence alcoolique, plus capable d'écrire, ni à la plume, ni au clavier, il devra complètement cesser de boire en novembre 2012.

Cet entretien avec l'homme et le poète Yvon Jean s'est avéré être un catalyseur fantastique de l'image que je me faisais déjà du conteur. Aujourd'hui, avec Éric Roger, il constitue un des piliers de la poésie underground de Montréal. Cette année, il a sorti un second recueil de poèmes, tout en joual, « Au pic pis a pelle », aux éditions de la Première Chance. Un troisième est en route.

« La poésie c'est l'ultime forme d'art. La plus démocratique qui soit parce que ça ne prend que des lettres, une feuille et un crayon. Tout le monde peut écrire un poème. Et ce que je veux moi, c'est la révolution poétique. Amener du monde avec moi ! » conclu-t-il, débonnaire.

PIERRE OUIMET
PHOTOGRAPHE

facebook.com/pierreouimet.photo

# Jean C

La licorne orange, huile, 40 x 50 cm, 2013

Il y avait foule lors du vernissage de l'exposition Climax de Jean Chaîney. Heureusement, je me suis présenté à l'ouverture, ce qui m'a donné le temps d'apprécier la dernière production de ce peintre hyperréaliste. On ne peut pas dire que celui-ci pèche par surexposition, sa dernière exposition solo datant de 2011.

Né à Montréal mais ayant vécu son enfance à Beloeil, il cheminera longuement avant de se consacrer exclusivement à la peinture. Après deux tentatives infructueuses au cégep, faute de motivation, en psychologie et en arts plastiques, Jean Chaîney séjournera quelques mois en Europe. À son retour, il travaillera pendant quelques années à Radio-Canada comme pigiste. Initié jeune au dessin, c'est son emploi suivant à la galerie d'art Edimage qui l'imbibera de l'univers de la peinture.

« Jean Chaîney est un peintre classique, dévorant sa ville et dénaturant les icônes. Sa technique, qui s'est lentement établie à partir des dessins de jeunesse — entièrement faits au crayon plomb — pour s'appliquer, au final, à l'huile sur toile, relève d'une approche tout-à-fait classique — de forme et de lumière », explique Simon DuPlessis, qui s'est occupé de la promotion de l'événement.

« La première fois que j'ai vu une toile de Chaîney, je ne pouvais pas croire que c'était de l'huile, mon médium, tellement son rendu était photographique », se remémore en riant le peintre Yan D. Soloh.

La peinture ne lâchera plus Jean Chaîney après son séjour d'un an et demi à la Galerie Edimage, mais il ne développera pas son style avant plusieurs années.

Pendant douze ans, il peindra des canards en résine. Malheureux dans cet emploi, il parviendra toutefois à y peaufiner son coup de pinceau.

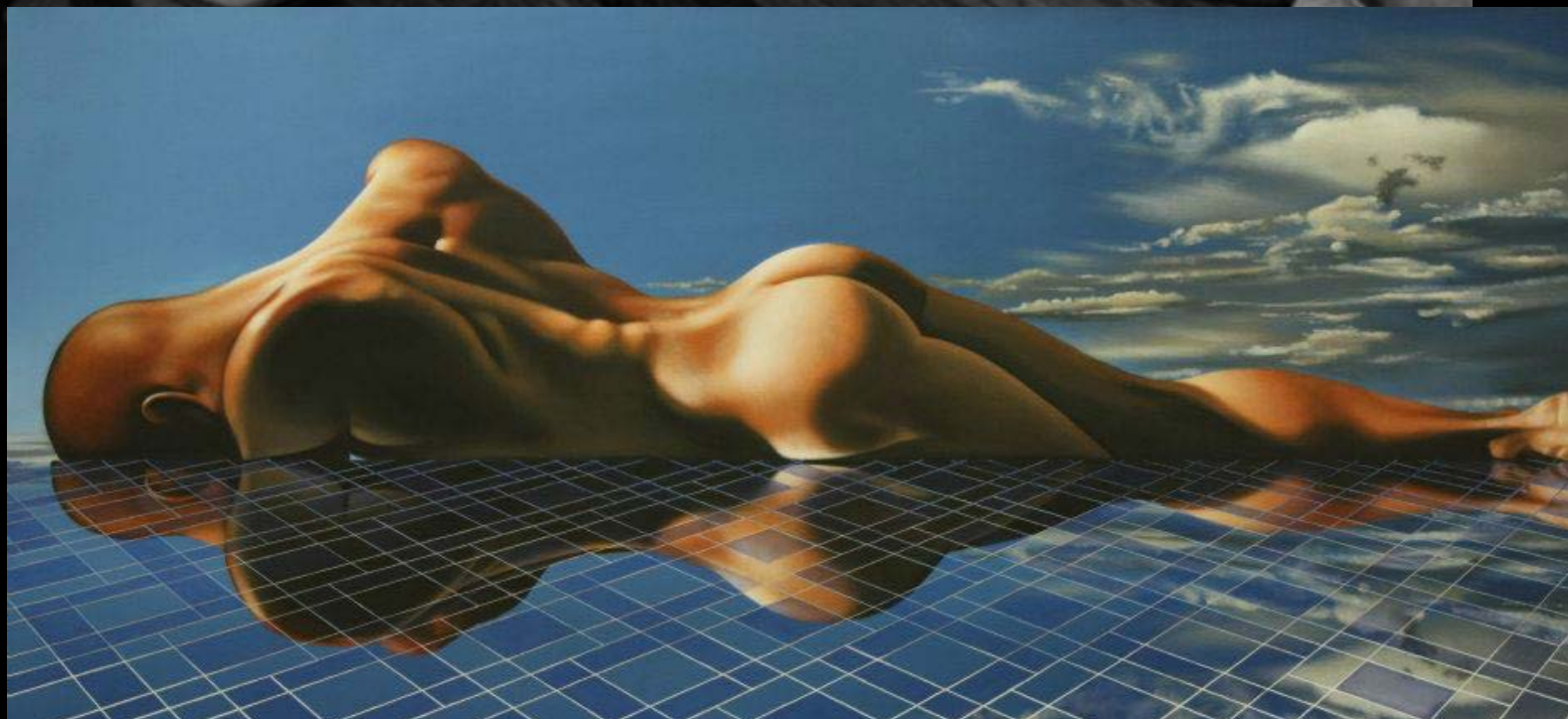
« Sa technique de dessin frise la perfection », analyse la sculpteure Lucette Dion Bazinet. « Le regard qu'il porte est vraiment personnel. Il va chercher un détail nous permettant d'identifier l'objet au premier coup d'oeil, tel l'arc du pont Jacques-Cartier. »

Durant ces années, il ira chercher des formations à la carte sans viser l'obtention d'un diplôme. C'est le premier Festival Montréal en Arts, en 2000, qui le convaincra de plonger. Inspiré par Dali, Jean Chaîney développe depuis un style hyperréaliste par la technique, mais surréaliste par sa composition.

« Architectonique », corrige Yvon Goulet. « L'hyperréalisme chez Chaîney n'est qu'un moyen lui permettant d'atteindre son image, pas une fin. Sa construction architecturale englobe toute la surface du tableau. »

# Chaîney

Mario-Antoine, huile, 60 x 50 cm, 2014



# La recherche de Marcel Proust

par Simon DuPlessis

Un petit homme qui n'avait rien de particulièrement brillant, outre d'être un bourgeois mondain du faubourg St-Germain un peu parfumé, l'homme à l'éternelle orchidée, ami des duchesses qui, sans le savoir, étaient les dernières de leur genre, mais aussi un chroniqueur presque inaperçu, homme qui s'était essayé à la littérature sans grand succès ; finalement un malade chétif qui ne supportait pas le moindre effort, ni même l'air du jour ; outre cela Marcel Proust n'incarnait rien de particulier.

Mais pendant 15 années, ce petit homme aura écrit à raison de plusieurs heures tous les jours, dans une chambre capitonnée de liège, un roman de 7 tomes qui aura scandalisé l'édition de l'époque pour être enfin consacré par les écrivains de son temps comme étant le premier roman du 20ième siècle — ce roman c'est « À la recherche du temps perdu ».

Cette œuvre aura influencé toute la littérature du vingtième siècle. Elle aura été précurseur d'une littérature moderniste (même si, d'un autre côté, on a pu la comparer aux mémoires du duc de Saint-Simon). En plus d'influencer la littérature française, Proust aura très certainement rayonné sur la littérature américaine : Hemingway et Kerouac, par exemple, en ont fait un idéal littéraire.

### L'homosexualité chez Proust

S'il y a bien un sujet que la littérature antérieure n'aborde pas aussi crûment que Proust, c'est l'homosexualité. Une époque pincée, oui, mais l'homosexualité n'était pas un problème pour beaucoup ; bien qu'il fallut que cela se fasse dans la plus totale discrétion. C'est donc une démystification de l'homosexualité que fait Proust dans un roman où beaucoup de personnages sont homosexuels. Ainsi nous verrons le baron de Charlus entretenir un jeune homme que son propre neveu finira par entretenir à son tour un peu plus tard ! Les amours féminines sont aussi en avant-scène ; la belle Albertine sera soupçonnée de s'adonner à des plaisirs lesbiens tout au long du récit, comme bien d'autres jeunes filles… Justement, le personnage d'Albertine serait en fait un certain « Albert » que connaissait Proust. Qu'il s'agisse d'un homme expliquerait en effet l'impossibilité de consommer son amour pour Albertine.

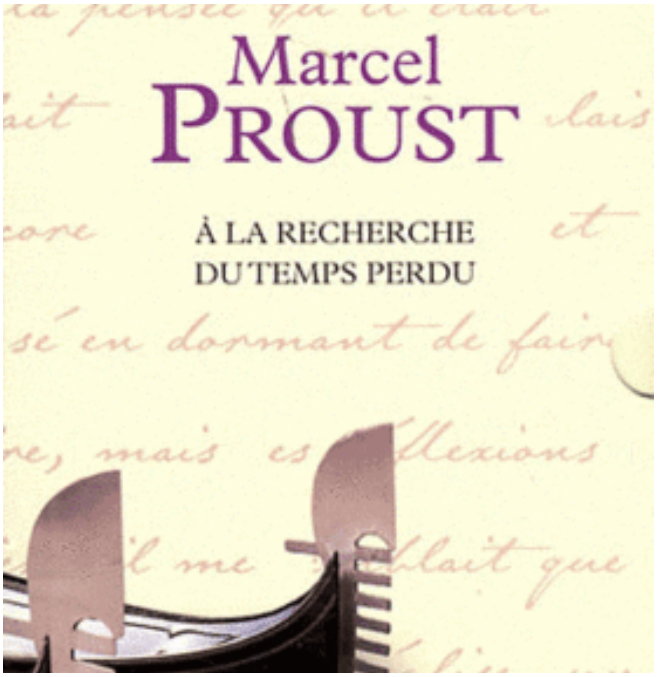
Ce ne serait pas déplacé de considérer *La recherche du temps perdu* comme étant un roman d'avant-garde. En plus d'être un des premiers à avoir abordé des impressions d'états de conscience presque tabous — demi-sommeil, expériences de « mémoire involontaire », l'ivresse, l'hypnose, rêves — il aura aussi révolutionné le style littéraire alors de mise. L'auteur lui-même ne saura pas exactement l'étendue de son œuvre : « Faut-il faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier ? » Il notera autre part : « J'ai en train : une étude sur la noblesse, un roman parisien, un essai sur Sainte-Beuve et Flaubert, un essai sur les femmes, un essai sur la pédérastie (pas facile à publier), une étude sur les vitraux, une étude sur les pierres tombales, une étude sur le roman… »

Marcel Proust, couché dans son lit, la plume à la main, silencieux, malade, révolutionne l'art d'écrire et crée une nouvelle génération d'écrivains en rédigeant ce long poème en prose, le plus beau jamais écrit, où se succèdent de sublimes métaphores qui font du livre quelque chose d'immortel. Jamais un homme n'a creusé aussi profond et je soupçonne Kerouac, amateur de Proust, d'y faire référence lorsqu'il pose comme règlement prosaïque : « Blow as deep as you want to blow » (Creuse aussi loin que tu veux creuser).

### Un cancre génial

Élève stupide selon ses professeur, incapable d'écrire selon lui, mauvais traducteur de Ruskin, refusé un millier de fois par toutes les boîtes du tout Paris, refusé par André Gide à la Nouvelle Revue Française, ce dernier finira par s'en mordre les doigts. Il s'excusera formellement à Marcel Proust, dira que le refus du manuscrit proustien aura été « la plus grande erreur de jugement » de la NRF. Drôlement, Gide aura refusé celui dont il récitera la prose à voix haute, la considérant sublime, quelques années plus tard…

Ayant abdiqué de vivre dans le monde, accepté tous les refus pour poursuivre son œuvre dans le silence, Marcel Proust aura fait un très beau cadeau à la littérature de son temps… et à celle d'aujourd'hui.



# Sandy: Je vous dirai tout

par Sylvain Simard

**Il en aura fallu du temps, mais nous y sommes parvenus. Sandy Poitras – aucun lien de parenté avec notre programmeur Jonathan - sera bel et bien de l'équipe du magazine BAZ.**

**Cette grande humaniste, qui s'intéresse toujours au sort des gens a accepté de partager son savoir avec vous, nos lecteurs.**

**En effet, à partir du mois de juin, Sandy aura sa page sur Bazoom.ca où vous pourrez lui poser toutes les questions existentielles ou futiles qui vous préoccupent par l'entremise d'un formulaire en ligne auquel elle répondra dans le magazine.**

**Cette vraie fausse blonde a survécu à la condition bureaucrate de patrons machos grâce au shopping en ligne et aux merveilleuses gammes de vernis à ongles de chez Jean-Coutu.**

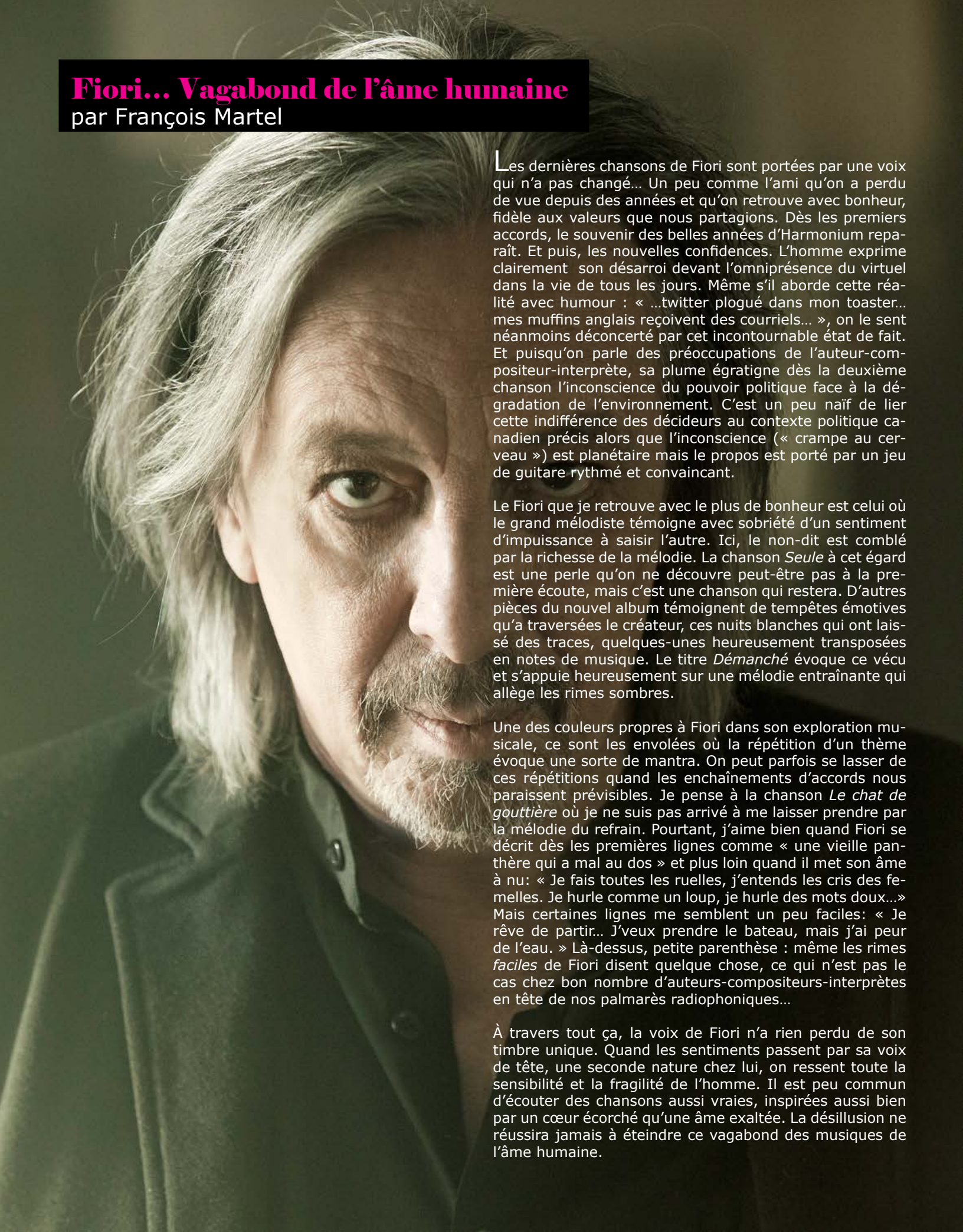
**Ne reculant devant rien, elle se lance enfin dans la vie publique en devenant chroniqueuse de magazine pour se donner totalement à son public.**

**Nous vous convions à ces rendez-vous intimes dans les prochaines éditions du magazine Bazoom avec notre plantureuse chroniqueuse du n'importe quoi et surtout n'oubliez pas d'aller lui poser toutes les questions qui vous chicotent sur notre site.**

**Et comme me confiait Sandy : je vous dirai tout, tout, tout, tout, sur les autres...**

# Fiori… Vagabond de l'âme humaine

par François Martel



Les dernières chansons de Fiori sont portées par une voix qui n'a pas changé… Un peu comme l'ami qu'on a perdu de vue depuis des années et qu'on retrouve avec bonheur, fidèle aux valeurs que nous partagions. Dès les premiers accords, le souvenir des belles années d'Harmonium reparaît. Et puis, les nouvelles confidences. L'homme exprime clairement son désarroi devant l'omniprésence du virtuel dans la vie de tous les jours. Même s'il aborde cette réalité avec humour : « …twitter plogué dans mon toaster… mes muffins anglais reçoivent des courriels… », on le sent néanmoins déconcerté par cet incontournable état de fait. Et puisqu'on parle des préoccupations de l'auteur-compositeur-interprète, sa plume égratigne dès la deuxième chanson l'inconscience du pouvoir politique face à la dégradation de l'environnement. C'est un peu naïf de lier cette indifférence des décideurs au contexte politique canadien précis alors que l'inconscience (« crampe au cerveau ») est planétaire mais le propos est porté par un jeu de guitare rythmé et convaincant.

Le Fiori que je retrouve avec le plus de bonheur est celui où le grand mélodiste témoigne avec sobriété d'un sentiment d'impuissance à saisir l'autre. Ici, le non-dit est comblé par la richesse de la mélodie. La chanson *Seule* à cet égard est une perle qu'on ne découvre peut-être pas à la première écoute, mais c'est une chanson qui restera. D'autres pièces du nouvel album témoignent de tempêtes émotives qu'a traversées le créateur, ces nuits blanches qui ont laissé des traces, quelques-unes heureusement transposées en notes de musique. Le titre *Démanché* évoque ce vécu et s'appuie heureusement sur une mélodie entraînante qui allège les rimes sombres.

Une des couleurs propres à Fiori dans son exploration musicale, ce sont les envolées où la répétition d'un thème évoque une sorte de mantra. On peut parfois se lasser de ces répétitions quand les enchaînements d'accords nous paraissent prévisibles. Je pense à la chanson *Le chat de gouttière* où je ne suis pas arrivé à me laisser prendre par la mélodie du refrain. Pourtant, j'aime bien quand Fiori se décrit dès les premières lignes comme « une vieille panthère qui a mal au dos » et plus loin quand il met son âme à nu: « Je fais toutes les ruelles, j'entends les cris des femelles. Je hurle comme un loup, je hurle des mots doux…» Mais certaines lignes me semblent un peu faciles: « Je rêve de partir… J'veux prendre le bateau, mais j'ai peur de l'eau. » Là-dessus, petite parenthèse : même les rimes *faciles* de Fiori disent quelque chose, ce qui n'est pas le cas chez bon nombre d'auteurs-compositeurs-interprètes en tête de nos palmarès radiophoniques…

À travers tout ça, la voix de Fiori n'a rien perdu de son timbre unique. Quand les sentiments passent par sa voix de tête, une seconde nature chez lui, on ressent toute la sensibilité et la fragilité de l'homme. Il est peu commun d'écouter des chansons aussi vraies, inspirées aussi bien par un cœur écorché qu'une âme exaltée. La désillusion ne réussira jamais à éteindre ce vagabond des musiques de l'âme humaine.

# Chambre de commerce gaie du Québec : le nouveau conseil d'administration

De gauche à droite : Karine Poulin, Luc Plamondon, Jean-François Aumont, Vincent Thibeault-Côté, Daniel St-Louis, Ana Serrano, Josianne Massé, Thierry Arnaud, Constantino Soulière, Guillaume Bleau, Daniel Pereira, Charlie Boudreau.

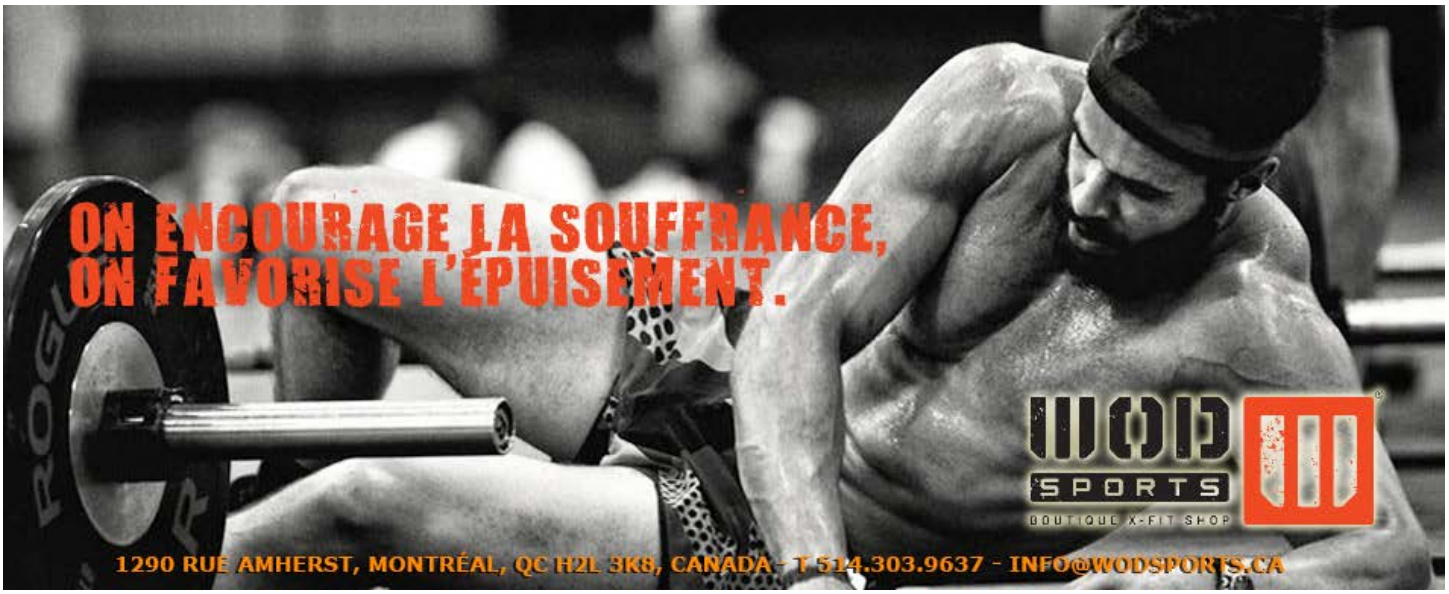


Photo : Pierre Ouimet

# Conseil québecois LGBT

par Simon DuPlessis

**Le Conseil québécois LGBT, pour l'égalité de fait des droits humains**

L'acquisition des droits des personnes LGBT (lesbiennes, gaies, bisexuelles et transsexuelles) ne s'est pas faite comme par magie, mais graduellement, par de petites batailles, par une implication constante dans le processus socio-politique, mais également par une action concertée dans les milieux communautaires, d'affaires et culturels.

En avril 1993 est incorporée la Table de concertation des lesbiennes et gais du Québec (TCLGQ). À l'origine, la Table vise à répondre aux besoins des communautés lesbiennes et gaies de se doter d'un organisme d'action sociopolitique visant la reconnaissance de leurs droits.

À l'époque, du chemin avait été parcouru pour l'égalité des droits, mais la communauté gaie était toujours victime de violences et aussi de répression policière excessive. L'idée d'une action concertée prenait tout son sens et permettait d'arrimer les efforts de tous les intervenant(e)s et de tous les organismes de nos communautés.

En 20 ans d'existence, ce qui allait devenir le Conseil québécois LGBT sera au centre des plus grandes luttes pour l'égalité des droits.

En 1994, la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, à l'instigation de la TCLGQ, entame des consultations publiques et publie plus tard un rapport sur la violence et la discrimination envers les gais et les lesbiennes intitulé : « De l'illégalité à l'égalité ». Pour la première fois dans l'histoire du Québec et en Amérique du Nord, un organisme gouvernemental reconnaît les besoins spécifiques des LGBT.

Ce rapport, soumis en 1996, retentira en 2004 dans les premiers États généraux de la communauté LGBT à Québec, sous le titre « de l'égalité juridique à l'égalité sociale. » À ce stade, les personnes transsexuelles, transgenres et bisexuelles sont invitées à y inclure leur problématique et leurs préoccupations.

En 1998, la TCLGQ a mis sur pied une coalition pour la reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe, alors dirigée par Irène Demczuk. On y réunit les principaux organismes gais et lesbiens québécois, ainsi que trois grandes centrales syndicales. Ce seront les balbutiements qui mèneront à l'adoption de la loi 32 par l'Assemblés nationale : « Loi modifiant diverses dispositions législatives concernant les conjoints de fait ».

Le parlement canadien emboîtera le pas un an plus tard avec la loi C-23. En 2002, les efforts mis en ce sens aboutiront au projet de loi 84 qui donnera aux couples de même sexe un accès à une institution équivalente à celle du mariage. Le projet est adopté à l'unanimité.

Puis, en 2005, la TCLGQ s'allie à l'organisme pancanadien « Les Canadiens et les Canadiennes pour le droit égal au mariage » afin de faire adopter le projet de loi C-38 modifiant les conditions de fond du mariage pour enfin permettre aux gais et aux lesbiennes de se marier. Le projet de loi reçoit la sanction royale en juillet cette même année.

La Table, présidée par monsieur Pierre Valois, instituera l'influence de la communauté gaie et lesbienne dans le rayonnement de la ville de Montréal lors du grand Sommet de Montréal en 2001. L'organisme est si bien représenté qu'on  inclura finalement le terme LGBT dans les textes officiels du Sommet — plus qu'une petite victoire.

En 2006, c'est le début de grandes transformations pour la Table de concertation. Suite à de grandes réflexions de fond, on change le nom de la TCLGQ pour « Conseil québécois des gais et lesbiennes » lors d'une assemblée en juin. Devenant plus qu'une table de concertation, la mission de l'organisme s'élargit pour devenir « un lieu de militantisme, de conscientisation, d'analyse, de réflexion, de dialogue, de débat, de sensibilisation et de formation. » Le but est alors de chercher à maintenir les acquis tout en continuant de favoriser la progression de l'égalité sociale des LGBT.

Lors de cette même assemblée, administratrices et administrateurs présentent et adoptent un plan stratégique 2006-2011, plan en cinq points : rehausser le financement par un nombre accru de membres ; augmenter la visibilité et l'intervention via des outils de communication améliorés et un plan de marketing ; bonifier et améliorer les relations

externes ; prendre acte des réalités de la communauté LGBT dans une perspective globale ; prendre acte du Rapport de consultation du Groupe de travail mixte contre l'homophobie et, dans la mesure de ses moyens, y donner suite.

Que ce soit pour son implication dans les différents milieux, les États généraux, les groupes de travail, la lutte à l'homophobie, les luttes pour les conjoints et conjointes de même sexe, la défense des droits de minorités et des ainés, l'implication dans le communautaire et les communautés, la présentation de divers mémoires qui statuent sur les besoins essentiels des gais, lesbiennes et transsexuels, le Conseil québécois LGBT (renommé en 2012) a été de toutes les batailles depuis 20 ans et entend le demeurer encore longtemps.

*Photo : Steve Foster, l'actuel directeur général, récipiendaire du Prix Droits et Libertés 2013.*

# L'artothèque de Montréal
## par Lucette Dion-Bazinet

Fondée en 1995, l'Artothèque de Montréal a pour mission de démocratiser la culture, de faire connaître les artistes et de permettre au plus grand nombre d'amateurs de louer ou d'acheter une œuvre à un prix raisonnable. Moins connue ici mais très populaire en Europe, la formule de l'artothèque s'apparente à celle d'une bibliothèque, à la différence près que ce sont des œuvres d'art qui sont louées.

Même si elle possède des œuvres d'artistes réputés comme Paul-Émile Borduas, Jean-Paul Riopelle, Claude Tousignant, elle fait connaître principalement les artistes actuels d'ici et se penche particulièrement sur les artistes émergents.

L'Artothèque accueille dans ses collections d'œuvres d'art quelques 5 000 œuvres de 1 000 artistes. À l'exception de leur collection japonaise, presque tous ces artistes sont ou ont été résidents du Québec. D'ailleurs, plusieurs chroniqueurs de Bazoom sont des artistes membres de l'Arto, comme on l'appelle familièrement. L'Artothèque, qui est aussi un musée, dépend de FAMAQ (Fondation des Arts et des Métiers d'Art du Québec) qui a pour mandat de développer l'Artothèque et d'aider les artistes en arts visuels. La fondation gère aussi l'École des beaux-arts de Montréal Artus.

Située dans Rosemont-Petite Patrie, l'Artothèque, en plus de louer des œuvres, organise ponctuellement des expositions. Vous aurez du plaisir à voir les expositions et à faire votre choix parmi les nombreuses œuvres à votre disposition pour agrémenter votre intérieur.

# Le paradigme de l'art contemporain

par Christine Sourgins

Nathalie Heinich, « Le paradigme de l'art contemporain – structure d'une révolution artistique », NRF Gallimard, 2014.

Pour Nathalie Heinich, sociologue et directrice de recherche au CNRS, l'art dit « contemporain » [AC] est une catégorie générique et non pas chronologique ; elle en souligne les conséquences pour l'Etat qui soutient alors, non pas le meilleur de la création actuelle (l'art contemporain en général) mais le meilleur d'un genre (l'art d'une partie de nos contemporains, pour résumer : un art volontiers conceptualo-duchampien)[1]. Les pouvoirs publics ont donc fait un choix discriminant qui s'oppose à leur vocation pluraliste. Voilà une vérité dont l'énonciation prouve un réel courage. L'auteur n'élude pas les faits dérangeants pour le milieu de l'AC, parfois agacé qu'une sociologue explicite ses règles de fonctionnement. Le livre dresse un constat détaillé, sans passion aucune : le livre s'ouvre sur la relation scrupuleuse du jury du Prix Marcel Duchamp, ce texte, petit chef d'œuvre de clarté, est la démonstration du désir d'objectivité qui anime son auteur.

L'AC connait « un glissement vers un marché de notoriété où c'est le renom de l'artiste qui sert de critère de jugement » dès lors, si les critères de jugement ne résident plus dans l'objet présenté mais dans la personne de l'artiste, dont on évalue la cohérence interne de la démarche, Nathalie Heinich ne cache pas les risques de dérapages dont le copinage, qui peut affecter les commissions publiques. Elle évoque les conflits d'intérêt qui menacent, révèle que les grands centres d'art ont une comptabilité éclatée, ce qui permet de noyer bien des dépenses de coproduction. Elle note aussi l'obésité des FRAC et n'ignore pas, en raison du principe d'inaliénabilité, que les erreurs des institutions « sont gravées pour l'éternité dans le marbre des atteintes à l'intérêt général », belle image.

N. Heinich décrit un engrenage : il y a inflation des commissaires et autres « curators », qui sont tous en concurrence et donc engagés dans une course féroce à la nouveauté qui donne notoriété. D'où, du côté des artistes, une surenchère de transgression pour se faire remarquer, et, du côté des médiateurs d'AC, l'« acharnement herméneutique » soit l'inflation des discours légitimateurs. Afin de trouver de la chair fraîche pour nourrir l'AC, son personnel se tourne vers les jeunes ou l'étranger (là où l'on a plus de chances de trouver du nouveau). Or cette prime donnée aux jeunes revient à privilégier les activités conceptuelles car tout ce qui nécessite un savoir-faire demande, au contraire, un apprentissage, donc du temps. Rançon de ce jeunisme qui mise tout sur les artistes « émergents » : si vous n'avez pas percé à 30 ans, mieux vaut changer de métier… Enfin la sociologue repère les réticences de l'étranger face à des œuvres françaises d'AC qui, abondamment subventionnées, passent directement de l'atelier au musée sans affronter le marché. Jusque-là, le livre valide un constat qui a déjà été établi et publié, pour l'essentiel du fonctionnement de l'AC, par les historiens dissidents[2]. Mais le mot paradigme va soulever des difficultés nouvelles.

L'auteur qui parlait jusqu'ici du « genre » de l'AC, préfère maintenant employer le terme « paradigme » plus ouvert car incluant les œuvres (ce que pointait surtout le mot genre) mais aussi les hommes, les contextes au sens large, tout ce qui organise ce monde de l'AC. Elle dégage trois paradigmes artistiques successifs : le paradigme classique (où le respect des canons est central) puis le paradigme moderne (où la recherche de singularité prime) et enfin celui de l'art contemporain qui, elle le dit en toutes lettres, se construit contre les deux paradigmes précédents donc aussi contre le paradigme moderne. Ce qui est valable dans un paradigme ne l'est plus dans un autre, et la sociologue a sans doute l'intention louable d'expliquer à chacun des tenants de tel ou tel paradigme pourquoi ce qui paraît sublime dans l'un est ridicule dans les autres, bref d'apaiser la querelle de l'art contemporain.

Mais la notion de paradigme permet à l'auteur tout un parallèle avec le monde scientifique, donnant à l'AC le titre prestigieux de « révolution » à l'égal de la révolution copernicienne par exemple. Or si la communauté scientifique use plutôt de raison et de démonstrations pour convaincre de changer de paradigme, Nathalie Heinich reconnaît que pour passer à l' art contemporain, il n'y a « plus de preuve pour faire basculer d'un paradigme dans l'autre », et pour échapper au dialogue de sourd entre les tenants des différents paradigmes, elle écrit qu'il ne reste que la conversion : de la science nous sommes passés au religieux …

[1] Nombre d'historiens appellent cet art dit contemporain, l'AC, convention adoptée dans cet article pour éviter toute confusion avec « l'art des artistes vivants » mais Nathalie Heinich maintient tout au long de son livre le terme plus flou d' « art contemporain ».

[2] La critique de l'AC, commencée avec Jean Clair, Laurent Danchin, J.F Domecq, Pierre Souchaud, François Derivery etc continua avec Aude de Kerros « L'art caché » Eyrolles, 2007, et Christine Sourgins « Les Mirages de l'art contemporain », La Table Ronde, 2005.

# Yvon Goulet
## par la rédaction

Yvon Goulet est né en 1956, à Québec. Il vit et travaille à Montréal. Peintre et graveur, il produit également des livres d'artistes.

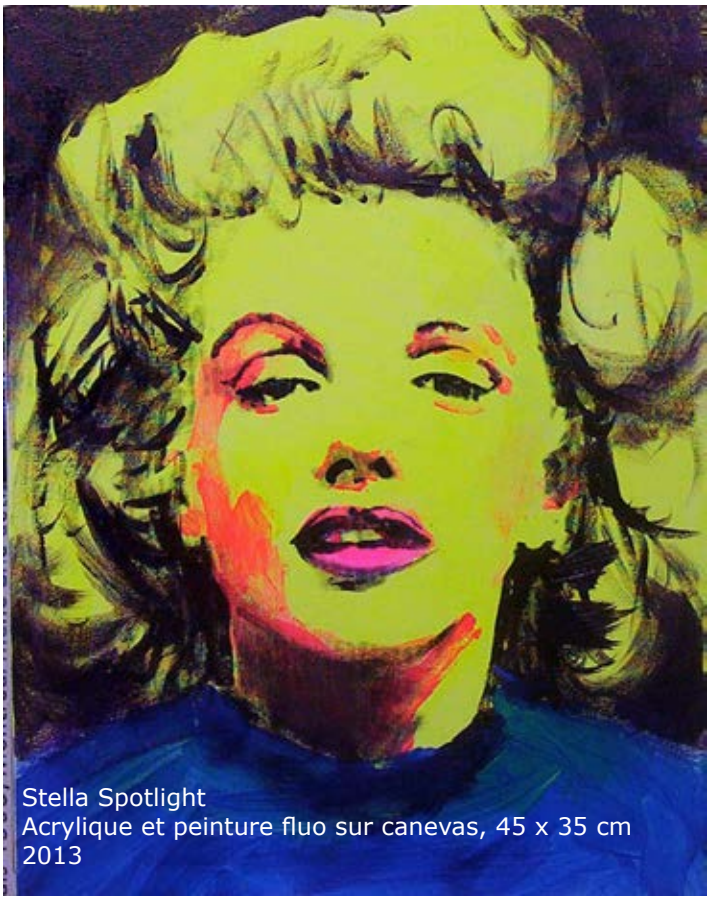
Il aime utiliser les matériaux de récupération comme support d'expression de sa création. De formation académique traditionnelle, Goulet complète un baccalauréat en arts à l'Université du Québec à Hull en 1988.

En 1989, il a participé à un stage d'art et environnement avec Philipp Fry de l'université d'Ottawa. Yvon Goulet agit en tant qu'historien visuel à la recherche d'artefacts culturels dans le village gai de Montréal.

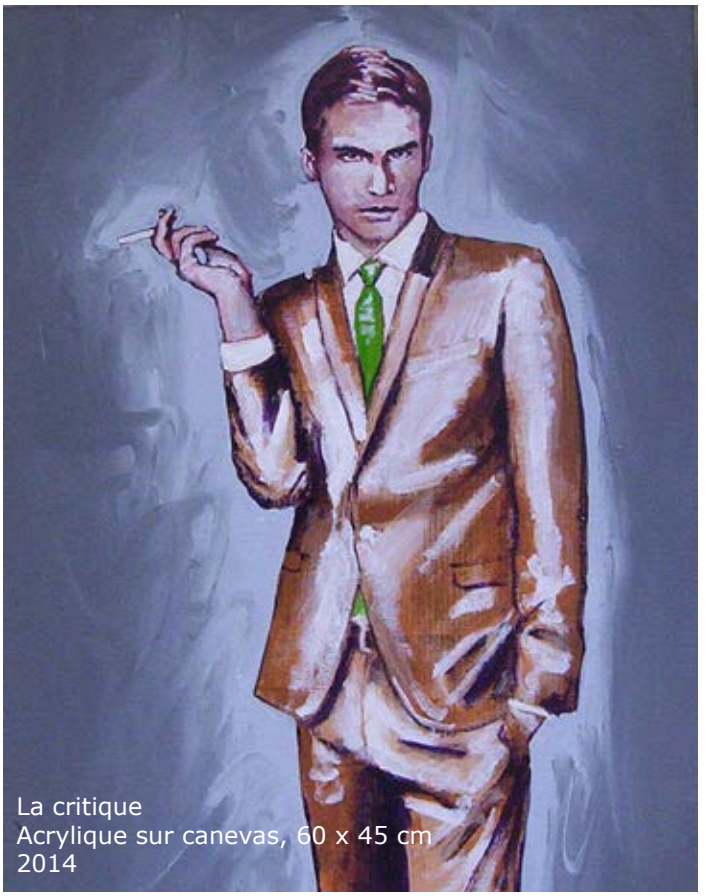
Ses tableaux inspirés d'évènements festifs et culturels de la communauté gaie, lui permettent d'exprimer le quotidien, d'enregistrer l'évènement et de mettre en scène le corps masculin comme participant actif au sein de la communauté gaie. « J'exprime le milieu dans lequel je vis c'est à dire, en gros le village. Le corps de l'homme, à la différence de beaucoup d'autres artistes, est pour moi non pas une finalité, mais un accessoire qui me permet d'aller vers une représentation urbaine et aussi vers un constat social de mon époque ».

Toujours parcellés, divisés, construits, ses tableaux juxtaposent une multitude de fragments épisodiques reliés aux moeurs gaies qui, un coup assemblés, forment une vision pluridimensionnelle de la communauté gaie.

Le troisiéme homme, Techniques mixtes sur panneau en plastique recyclé, 80 x 120 cm, 2012



Stella Spotlight
Acrylique et peinture fluo sur canevas, 45 x 35 cm
2013



La critique
Acrylique sur canevas, 60 x 45 cm
2014

Aires-Libres-30ans, techniques mixtes sur panneau réclame en plastique recyclé, 120 x 180 cm, 2014

# Agenda

**Picnik Électronik**
Tous les dimanches de l'été à Montréal
Venez danser au Parc Jean-Drapeau.
www.piknicelectronik.com/

**Festival Montréal Baroque**
Du 23 au 25 juin à Montréal
Le Festival Montréal Baroque fait littéralement vibrer le Vieux-Montréal au son des 17ème et 18ème siècles. www.montrealbaroque.com/

**Festival international de jazz de Montréal**
Du 26 juin au 6 juillet à Montréal
Près de 30 pays, 3 000 musiciens et amuseurs publics, 1 000 concerts activités et animations — dont les 2/3 gratuits —, une quinzaine de scènes intérieures et une dizaine extérieures.
www.montrealjazzfest.com/

**International des Feux Loto-Québec**
Du 28 juin au 2 août à Montréal
Les mercredis et samedis à 22 h, le classique des feux d'artifice à la Ronde.
www.internationaldesfeuxloto-quebec.com/

**Montréal complètement cirque**
Du 2 au 13 juillet à Montréal
Le meilleur du cirque.
ww.montrealcompletementcirque.com/

**Festival d'été de Québec**
Du 3 au 13 juillet à Québec
300 spectacles, 10 scènes, 11 jours de musique et plus d'un million de festivaliers font du Festival d'été de Québec un des plus importants événements musicaux au Canada.
www.infofestival.com/

**Festival Juste pour rire**
Du 12 au 26 juillet à Montréal
La mission du Festival Juste pour rire : rendre les gens heureux !
www.hahaha.com/

**Festival Osheaga**
Du 1 au 3 août à Montréal
Parmi les têtes d'affiche, OutKast, Jack White, Arctic Monkeys, Nick Cave, Skrillex, Lykke Li, Against Me!, Cut Copy, Foster the People et Gogol Bordello.
www.osheaga.com/

*Consultez notre site bazoom.ca sous l'onglet* Événements *pour plus de détails et pour découvrir d'autres événements et festivals.*

# Agenda LGBT

**Aires libres**
Jusqu'au 1er septembre à Montréal
Plus importante initiative de « piétonisation culturelle », près de 60 terrasses (bars, restos, cafés), ainsi que quelque 200 commerces. Promenez-vous sur Sainte-Catherine Est entre Saint-Hubert et Papineau sur une rue libre d'autos.
www.aireslibres.com/

**World Pride de Toronto**
Du 20 au 29 juin à Toronto
Cette année Toronto accueille le World Pride. Une foule d'activités sont au programme. Téléphone. 416-927-7433 - Site internet de Pride Toronto. Voir notre site pour la section francophone, Franco Pride.
www.pridetoronto.com/

**Divers/Cité**
Du 28 juillet au 3 août à Montréal
Divers/Cité, la fête gaie de Montréal, est une manifestation artistique populaire, moderne et avant-gardiste. À l'écoute des nouvelles tendances et ouverte aux différences.
www.diverscite.org/

**Fête Arc-en-ciel de Québec**
Du 28 août au 1 septembre à Québec
Pour ses 10 ans, la Fête Arc-en-ciel de Québec proposera plusieurs nouveautés qui seront dévoilées vers la mi-juin.
www.glbtquebec.org/

**Fierté Montréal**
Du 11 au 17 août à Montréal
De nombreux spectacles gratuits sur la scène TD musique de la place Émilie-Gamelin. La Journée communautaire sera le samedi et le Défilé le dimanche dès 13 h. Aussi, la Fierté Littéraire organisée par l'écrivain et journaliste Denis-Martin Chabot. L'invité d'honneur sera Michel-Marc Bouchard et Emmental expiré. www.fiertemontrealpride.com/

# Maléfique de Disney

par Sylvain Simard

« Maléfique», des studios Disney, est l'histoire inédite du vilain le plus emblématique du classique de 1959 de Disney « La Belle au bois dormant ». Une magnifique jeune femme au cœur pur, Maléfique, vit une existence idyllique sur les terres d'un paisible royaume, jusqu'au jour où une armée d'humains envahisseurs en menace l'harmonie. Maléfique a toujours été la plus fière défenderesse du royaume, mais elle souffrira d'une impitoyable trahison qui la changera pour toujours – un acte qui transformera son cœur pur en cœur de pierre. Par soif de vengeance, Maléfique prendra part à un combat épique contre l'héritier du roi. À l'issue de ce duel, elle jettera un sort à Aurora, le nouveau-né de son adversaire. Alors que l'enfant grandit, Maléfique réalise qu'Aurora détient le secret qui permettra de rétablir la paix dans le royaume – et qui pourra peut-être aussi faire redécouvrir ce qu'est le vrai bonheur à Maléfique.

Pour ma part, j'avoue m'y être rendu avec une idée préconçue de la méchante du conte de la Belle au bois dormant de mon enfance, mais rassurez-vous, ce n'est pas le cas.

Je ne pensais plus avoir encore cette capacité de littéralement entrer dans un conte de fées et de m'abandonner à la magie de Disney. J'avoue m'y être laissé prendre et avoir passé un merveilleux moment. L'histoire est vraiment surprenante, on est loin des stéréotypes habituels du monde de Disney.

Angelina Jolie y interprète une Maléfique pleine de nuances et d'émotions qui rendent son personnage non seulement crédible (pour une fée), mais l'humanise. D'un point de vue esthétique, c'est impeccable et, visuellement, la facture ressemble aux anciennes illustrations des livres de contes de fées de notre enfance et même les nouvelles technologies d'effets spéciaux en 3D renforcent à merveille cette illusion.

Je ne vous dirai rien de plus sur l'histoire sauf que c'est du Disney à son meilleur, qui a su se renouveler et s'adapter à notre époque qui ne croit plus tellement à ces contes.

Il est de mise de dire ici la phrase emblématique des contes de fées : Il était une fois... Bon cinéma !

Le film met en vedette Angelina Jolie dans le rôle de Maléfique, Sharlto Copley, Elle Fanning, Sam Riley, Imelda Staunton, Miranda Richardson, Juno Temple et Lesley Manville. Le film est produit par Joe Roth et réalisé par Robert Stromberg, avec Angelina Jolie, Don Hahn, Matt Smith, Palak Patel et Sarah Bradshaw à titre de producteurs exécutifs. Linda Woolverton en a écrit le scénario.

# ENQUÊTE SUR LES ARTS VISUELS

**Dans le prochain numéro**

**Dossier : Enquête sur les arts visuels**

**Et de nombreuses autres chroniques culturelles**

**Date de tombée pour les textes et la publicité : 10 août 2014**

**Pour information concernant le placement publicitaire, contactez : sylvain.s@bazoom.ca**

les
récif$
de la
$irène